

Title	Histoires françaises de Nagai Kafû <<Débauche>> (chapitre IV)
Sub Title	永井荷風「放蕩」(第四章)(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2015
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.61 (2015. 10) ,p.61- 69
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20151031-0061

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Débauche » (chapitre IV)

YAMAMOTO Takeo

Le protagoniste du récit Sdakitchi est un jeune diplomate japonais habitant à Paris depuis 3 ans. Chaque soir, après son travail dans l’ambassade du Japon, il a du mal à trouver sa façon de passer le temps : sa vie parisienne est déjà ennuyeuse. Même le choix d’un restaurant pour le dîner l’embarrasse. Un soir, dans une gargote, il rencontre une femme de mauvaise vie, Rosanette. En en sortant, il l’abrite sous son parapluie, ce qui évoque la scène de rencontre du héros et de l’héroïne dans *Une histoire singulière à l’est du fleuve* [*Bokutô-kitan*] (1937), chef-d’œuvre de Nagai Kafû. Sadakitchi passe la nuit chez elle, où il se réveille à côté d’elle, endormie, pour se rappeler son ancienne amie américaine qu’il fréquentait en travaillant à Washington. En effet, après leur séparation, il ne peut plus passionnément aimer de femmes, y compris Rosanette. Il sort de chez elle, lorsqu’elle dort, et flâne dans les rues nocturnes... Dans ce chapitre, leurs fréquentations se développent, mais elles ne tournent pas toujours bien.

L’auteur Kafû aspire, quelques années, à aller en France depuis les États-Unis où il travaille dans la succursale d’une banque japonaise. Il est muté et commence à travailler dans celle de cette banque à Lyon, mais il

1) L’auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 67–75.

quitte son emploi et retourne au Japon. Pourquoi Kafû ne séjourne-t-il pas longtemps en France ? Sa réalité a-t-elle failli écraser la France forgée dans ses rêves ? Peut-être non. Il dit même, dans les *Histoires françaises*, que la France qu'il a vue est plus belle que celle qu'il avait imaginée. Le jeune Kafû est un écrivain qui aime représenter une aspiration infinie. Il a donc pris un pari sur une conservation de la France en tant que pays de ses rêves, tout en la quittant, pour accomplir son esthétique. Kafû adore rêver et jeter un regard sur son passé : il préfère le passé et l'avenir au présent. Dans ce chapitre, le protagoniste a la nostalgie des États-Unis à travers la femme qu'il y a aimée, et il se met déjà à s'ennuyer avec celle qu'il vient de fréquenter, et il veut en rencontrer une autre. Il est certes capricieux, mais de toute manière, cette tendance du héros reflète la nature de l'auteur évoquée ci-dessus.

Proust et Kafû sont des écrivains contemporains, représentant le Paris à la Belle Époque. Le premier peint bien l'aspiration ainsi que le désenchantement. Le second aussi les représente, mais son protagoniste veut le plus vite possible ou presque quitter l'objet désillusionné, tandis que celui-ci importe également à Proust : Odette, Gilberte, Duchesse de Guermantes, Albertine. Cette comparaison du point de vue de l'histoire littéraire aussi enrichirait la lecture de ces *Histoires françaises*.

« Débauche » (chapitre IV) des *Histoires françaises* traduit du japonais par Takeo Yamamoto

IV

Il est passé par derrière l'Opéra, apparaissant sur les Boulevards. Il avait faim en marchant avec excès. Il a voulu manger un *sandwich* au bistrot Olympia ouvert toute la nuit, mais c'était un rendez-vous des Japonais, il y en avait sans doute un ou deux ce soir-là. Il lui était ennuyeux de les voir, ce qui lui a fait même supporter la faim, et il a pris un fiacre pour retourner d'un seul coup chez lui.

En effet, Sadakitchi déteste ses compatriotes, au point qu'il ne comprend pas la cause lui-même. Hommes d'affaires touristes extrêmement fiers d'être venus en Occident. Inspecteurs tout inutiles du gouvernement. Officiers de l'armée de terre qui sont venus étudier en France mais qui le dégoûtent : puisqu'il n'a aucune surveillance, ils fréquentent, la nuit, les bars, achetant des femmes de mauvaise vie, tandis qu'ils injurient une dépravation de la société européenne selon leur observation superficielle et louent enfin fort le vieux *bushidô*, code de chevalerie du *samourai*, comme à nouveau, avec nostalgie, en se fondant sur leur morale étroite. Par ailleurs, parmi les étudiants envoyés par la ministère de l'Éducation nationale, docteurs ou détenteurs de tel ou tel diplôme, certains sont incroyablement appliqués, mais quant à eux aussi, Sadakichi veut les éviter, car il envie leur assiduité même, tout à fait inimitable pour lui, qui lui fait également peur.

Le lendemain matin, il s'est réveillé tôt, probablement à cause de la faim, bien qu'il veillât jusque tard la nuit précédente. Assis sur sa chaise dans l'ambassade, il a bâillé à moitié et somnolé lorsqu'il pouvait, puis sorti le soir, il a mangé dans une gargote du coin trouvée par hasard, enfin il est re-

tourné chez lui et s'est aussitôt couché. Le lendemain, après avoir suffisamment dormi, il ne savait plus se coucher tôt pour une longue nuit. Il s'est opportunément souvenu de la femme de la veille au soir, à qui il avait laissé une lettre, il s'est donc rendu à cette gargote au coin de la place Blanche.

« Je vous attendais ! »

Malgré beaucoup de gens qui les entouraient, elle a sauté au cou de Sadakitchi et l'a embrassé avec un grand bruit. La femme prenait l'initiative de choisir des plats, il ne devait donc plus comme d'habitude se demander, devant la carte, sur ce qu'il allait commander : il voulait prendre de la friture, mais les poissons étaient frais ou pas ? Enfin il pouvait s'enivrer même malgré du mauvais vin, grâce à son interlocutrice. Dieu merci !

Sadakitchi était immodérément heureux, faisant le fou, et il lui a dit qu'il l'emmènerait au bal. Elle voulait alors se changer pour y aller, tandis qu'il ne voulait pas distraitement attendre pendant sa longue préparation, bon, on n'avait pas le choix, on allait voir un spectacle à proximité ? Ils ne pouvaient pas facilement en décider un parmi les plusieurs, enfin ils sont allés dans un bar où des chansonniers chantaient des impromptus avec des jeux de mots.

En sortant même, Sadakitchi ne cessait pas encore d'avoir envie de marcher. Une fois allé chez elle, il ne leur restait qu'à se coucher, ce qui lui a semblé trop facilement finir cette nuit-là, il ne l'a pas voulu. Il lui a donc proposé de manger à nouveau quelque part, elle lui a répondu qu'il était vraiment inutile de gaspiller à Paris : le séjour de Sadakitchi à Paris ne datait pas de la veille ! Il ne lui a rien répondu, et ils sont rentrés chez elle avant minuit, comme s'ils étaient de nouveaux époux sortant après le dîner pour tuer le temps.

Certaines Françaises de cette profession aiment parfois très bien jouer à l'épouse, pour s'amuser un moment. La partenaire de Sadakitchi était probablement une de ce type. Éteignant le feu, se déshabillant, se couchant dans le

lit, réchauffé par leur corps, enfin étouffant, lorsqu'ils s'y retournent, un air chaud et gras venant de la literie effleure le bout du nez, comme si on a ouvert la porte d'un four où on cuit de la viande, le bruit de la rue s'éloigne peu à peu, la conversation de la chambre d'à côté s'arrête tout à coup mystérieusement, le bruit de pas d'une personne lasse monte l'escalier dont la lumière est éteinte — c'est-à-dire l'heure idéale où une femme demande quelque chose de détaillé à son partenaire qui va s'endormir. La femme de Sadakitchi, Rosanette — elle ne lui a dit son nom que ce soir-là — n'a pas laissé échapper cette heure, elle lui a volublement parlé de leur vie à deux, joyeuse et sensuelle : elle voulait se mettre en ménage, elle allait loyalement accomplir sa tâche comme sa femme, elle préparerait de bons repas pour lui. Enfin, commençant à parler des frais, elle a déclaré avec entrain : « je ferai tout avec 300 francs par mois, y compris la dépense de la lessive. » Elle semblait enfin attendre sa réponse positive, en le considérant depuis le début comme un bon client étranger.

Cependant, il sourit seulement toujours. Il ne dit ni oui ni non. Enfin c'est l'attitude qu'il prend lorsqu'on lui propose quelque chose. Il ne refuse pas virilement, tandis qu'il n'accepte pas volontairement non plus, cela mène un succès inattendu, mais cela dépend du cas et de l'interlocutrice. Rosanette, énervée toute seule, ensuite tout à fait embarrassée, enfin elle a lamentablement dit : « Ça marchera peut-être avec 200 francs. »

— Mon chéri, 200 francs, je vous prie. Promettez-moi de me les donner sûrement. Je vous supplie, dit-elle.

— Oui, d'accord, répondit-il d'un ton presque résolu, comme s'il s'était déjà décidé, et il a fermé les yeux endormis. Mais, il ne s'est pas vraiment endormi : il réfléchissait aux 200 francs qu'il lui a promis. Tout son revenu mensuel, consistant en salaire et indemnités, se montait à 800 francs, c'est pourquoi il ne serait pas trop endommagé, même si elle lui volait ses 200 francs totaux. Malgré tout, il gaspillait cette somme environ par mois.

Le lendemain matin, ils se sont quittés. Deux jours après, elle lui a télégraphié. Elle avait cherché un domicile pour les deux, toujours à pied pendant toute la journée, enfin elle avait trouvé un appartement sans pareil au deuxième étage au numéro *** de la rue **, au nord du boulevard Batignolles.

Il l'a visité et a trouvé que c'était une ruelle belle et silencieuse pour le faubourg, mais c'était un simple appartement à louer, ce n'était pas une véritable trouvaille comme elle le lui avait dit, quoique certainement suffisant.

Il la voit travailler si sérieusement pour lui qu'il ne la déteste point. Quand ils mangent face à face à la petite table couverte d'une nappe blanche devant le foyer, il trouve cet événement différent d'occasions où il boit du champagne avec des femmes en grande toilette au restaurant d'un quartier fréquenté. Les lampes sont sombres, tout est toujours en désordre, par-ci par-là, depuis ce matin où ils ont emménagé : les dentelles de ses habits et ses affaires sur le plancher, débordant de sa malle ouverte. Il n'y a aucune fleur dans un vase sur la cheminée. Dans cette ambiance de la chambre, Sadakitchi la regarde travailler habillée d'un vieux *kimono* décousu, le visage poudré, les joues auxquelles elle se met du rouge, les cheveux joliment ondulés, ce qui lui fait encore plus avoir un sentiment vraiment profond, comme s'il était un réfugié amoureux, habitant en cachette du monde.

Après le repas, de sa propre initiative, il l'a invitée à se promener, ils sont rentrés après avoir acheté un bouquet à mettre dans le vase et un tableau de nu encadré à accrocher au mur. Sur le chemin de retour, il a vraiment pensé qu'il ne pouvait jamais vivre sans femme.

Le premier mois, tout était curieux et plaisant, et Rosanette a bien tenu son ménage avec la somme promise. Le deuxième mois, elle a dit qu'il lui manquait seulement le salaire de la vieille femme de ménage, payée à la journée, qui préparait le dîner chaque soir. Enfin, le troisième mois, elle s'est plainte même de 70 francs qu'elle ne pouvait pas encore payer pour la loca-

tion.

Malgré tout, Sadakitchi lui a répondu de ce ton vague, et Rosanette a complètement changé d'attitude, déclarant : « Mon chéri, vous dites toujours hmm, hmm... Ça ne résout rien. Enfin, vous pouvez payer ? Si oui, tout de suite, s'il vous plaît. »

Sa manière de parler l'a énervé. Mais, c'était idiot de se monter la tête. En ne se mettant pas en colère, il s'amuserait à la laisser se fâcher, cela serait beaucoup plus idéal pour se venger d'elle... Cette pensée lui a fait dire : « Je vais essayer de m'arranger avant deux ou trois jours, si c'est possible. » Il a fait exprès de ne pas déclarer : « Je m'arrange avant quelques jours. »

Comme prévu, elle a dit tout de suite : « Mon chéri, cela m'embêtera vraiment. Si c'est possible, je vous en prie... 70 francs seulement, n'est-ce pas ? Vous pourriez sûrement vous les procurer ? »

— Mais enfin, je vous ai dit, affirma-t-il, que je m'arrangerai, probablement.
— Ça suffit, dit-elle d'une voix tremblante, assez ! Je ne vous demande plus !
— Si c'est une affaire dont vous pouvez vous tirer toute seule, d'abord, il ne faut pas me le demander, répondait-il.

En ayant l'air vainqueur, Sadakichi fumant lui montrait son profil, mais il s'est soudainement retourné à cause d'un son étrange : Rosanette pleurait avec des sanglots, le visage appuyé sur le bras et sur celui d'une chaise.

Tout à coup, il l'a plainte, s'étant approché d'elle et il lui a dit : « Pourquoi vous êtes en colère tant que ça ? Ne pleurez pas. Je vous apporterai une somme, même demain. »

Plus il l'apaise, plus elle semble s'exciter, elle n'arrête jamais de pleurer. Cette fois-ci, Sadakitchi, lui, ayant vraiment un accès de colère, commence à sortir de la chambre, comme s'il lui disait de faire ce qu'elle veut. Tout étonnée, elle se cramponne à lui et lui demande pardon. Elle répète sa situation. Elle s'étend longuement sur sa joie et son bonheur depuis leur rencontre. C'est vrai ou faux ? Cela agace insupportablement Sadakitchi ayant

un accès de colère et il regrette de ne pas lui donner sans hésitation l'argent au début, mais trop tard ! On n'y peut rien, et il s'irrite tout seul. Sadakitchi n'a vraiment plus voulu rester à côté de Rosanette, ennuyeuse, qui devait pleurer et se fâcher toute la nuit. S'il peut la quitter avec une somme d'argent, 70... 100 ou même jusqu'à 200 francs, il veut franchement les lui donner pour rencontrer à nouveau, en flânant quelque part, une autre femme un peu originale. S'il s'ennuie une fois, il n'y tient absolument plus, cela est son caractère capricieux. Il a passé, tant bien que mal, cette nuit-là chez elle, avec patience, mais tout mal à l'aise, il n'attendait, avec recueillement, que le lendemain matin. Depuis son oreiller, il regarde le visage endormi de la femme sur l'oreiller côte à côte, la perte remarquable à la naissance des cheveux est horriblement répugnante, des taches entre ses dents en or lui paraît malpropre, c'était étonnant qu'il pût embrasser cette femme-là sur les lèvres ! Comme la forme de ses ailes du nez grasse était désagréable ! Le bord de ses yeux était déjà ridé ! Qu'elle avait mauvaise mine, les joues sur lesquelles de la poudre se décolorait ! Elle était atteinte de quelque maladie ? Il lui a semblé dangereux de se coller l'un à l'autre, contre la peau moite de sueur, et de respirer son souffle.

Le lendemain soir, il allait lui apporter 70 francs, ce serait leur séparation. Il n'entreprendrait jamais de femme, il n'aurait plus de maîtresse, cette décision a provoqué, d'une façon vague et profonde, son malaise et son esprit de révolte contre le mariage. Celui-ci sacrifie tous les plaisirs d'une vie en échange d'une émotion des trois premiers mois au plus. Tous les jours, toutes les nuits, toute la vie, la chair de la même femme qui se refroidit peu à peu, les mêmes gestes, la même affection, la même brouille, la même réconciliation, le même trouble, rien ne dépasse ces choses-là. Celui qui peut supporter la monotonie d'une vie de mari, c'est une personne étonnamment volontaire. Il avait été content d'avoir pu s'échapper à un grand danger : lorsqu'il avait atteint l'âge nubile, il était à l'étranger, et personne ne lui avait

ni conseillé ni proposé de se marier, mais cela voulait donc dire qu'il passerait, tout seul, toute sa vie ? Il s'est décidé de mourir tout seul, ce qui l'a naturellement plongé dans une tristesse profonde inexprimable. Mais peu après, son esprit de révolte s'est réveillé, malgré tout, d'innombrables femmes existaient dans le monde. On avait du vin aussi. Il vivrait le plus joyeusement possible... Sa pensée s'est arrêtée et la fatigue l'a endormi.

(à suivre)